

Erik Canuel
Explorer la dualité humaine

Francine Laurendeau

Numéro 230, mars-avril 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48176ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Laurendeau, F. (2004). Erik Canuel : explorer la dualité humaine. *Séquences*, (230), 40–41.

Érik Canuel

Explorer la dualité humaine

Les mystères de la création paraissent souvent insondables. Comment passe-t-on de l'univers du vidéoclip à celui du long métrage ? Qu'y a-t-il de commun entre La Loi du cochon, Nez rouge, Le Dernier Tunnel et, bientôt, Le Survenant ? La passion, peut-être, d'un cinéaste. Séquences a rencontré Érik Canuel.

Francine Laurendeau



Vous êtes né en 1961 et ce n'est pourtant qu'en 2000 que vous tournez votre premier long métrage La Loi du Cochon. D'où vient votre vocation de cinéaste qui peut sembler tardive ?

De très loin. De naissance pour ainsi dire. Je suis un *late bloomer*. Mes parents étaient des gens de théâtre. De mon père, Yvan Canuel, j'ai appris la générosité, la volonté de créer. De ma mère, Lucille Papineau, je tiens le besoin d'approfondir, l'intelligence du texte. Tout petit, j'ai connu les coulisses de théâtre, les studios de télévision, j'étais le vrai cliché du petit gars *back stage*. À Radio-Canada, j'allais sur les plateaux de *Monsieur Surprise*, *Le Pirate Maboule*, *Sol et Gobelet*. À cinq six ans, mon univers était un monde fantaisiste de monstres, de royaumes, de princes et de dragons. Plus tard, j'ai fait de la sculpture, de la poésie, de l'animation, des costumes. Alors en mettant tout ça dans un *shaker*, ça m'a

appris le caractère tridimensionnel de l'espace, autrement dit le cadrage. Et ce n'est pas pour rien que je suis un collectionneur de bandes dessinées.

Comment êtes-vous passé derrière la caméra ?

À ce moment-là, je faisais de la musique. Avant de mourir du cancer à 22 ans, mon guitariste m'a déclaré : « Érik, tu as le sens du spectacle. » J'ai tout vendu, je me suis équipé, j'ai fait un stage à Los Angeles, j'ai été assistant sur **Le Matou**, sur d'autres films, sur des annonces publicitaires. C'est mon père qui m'a dit : « Quel que soit le job que tu auras dans ce métier, tu seras toujours à la merci du réalisateur. » Alors pour devenir réalisateur, à 23 ans, je me suis inscrit à Concordia. Pendant ces trois ans, je me suis intéressé à tout : caméra, décors, effets spéciaux, j'ai exploré chaque département. Après l'université, avec Pierre Gill et Marie-France Lemay, on

a fondé Kino Films pour faire du clip et de la publicité. Je pense qu'avant de songer à perfectionner son style, il faut apprendre à bien connaître ses outils.

Une fois vos outils perfectionnés, vous êtes passé à la fiction ? Grâce à ma rencontre avec les frères Scott, Ridley et Tony. Ils étaient venus à Montréal, comme producteurs et m'ont commandé trois épisodes de *The Hunger*, une série érotico-fantaisiste. J'ai fait ensuite beaucoup de shows en anglais (dont le docu-drame *Hemingway : a Portrait* qui m'a valu un Génie) et, en 1999, la deuxième partie de la première saison de *Fortier*. **La Loi du cochon** est arrivé curieusement dans le tableau. On m'offrait de réaliser une série de vampires, superbement payée, et en même temps, pour remplacer un réalisateur qui venait de se désister, on m'offrait la réalisation du long métrage **La Loi du cochon**, très modestement payé. J'ai adoré le scénario de Joanne Arseneau et j'ai choisi le long métrage.

Et nous arrivons au **Dernier Tunnel** qui n'a vraiment rien à voir avec **Nez Rouge**, tourné la même année. Pourquoi avez-vous eu envie de raconter l'histoire de Marcel Talon ?

Dans le générique de fin, je dis merci à Marie R. Il s'agit de Marie Routier, l'amie qui m'a pratiquement forcé à rencontrer le producteur Pierre Gendron qui n'avait pas la moindre envie, lui non plus, de me rencontrer. De guerre lasse, nous avons cédé pour faire plaisir à Marie. Ça a cliqué tout de suite et Pierre m'a dit : « Il y a un scénario sur lequel on travaille depuis quelques années, il n'est pas prêt mais j'ai envie de travailler avec toi. » Alors j'ai plongé dans **Le Dernier Tunnel**. Avant tout, je suis

un passionné, un émotif. Et ce qui m'a attiré dans cette histoire, c'est la dualité humaine : on veut mentir pour protéger. C'est pour ça que Talon ment à Maggy, la femme de sa vie, c'est pour ça que Fred ment à Talon, son meilleur ami. Ce qui m'a conquis aussi, c'est la loyauté, l'amitié de ces hommes. Le sacrifice de Talon qui, au prix de sa liberté, accompagne Fred dans sa traversée du Styx.

Les acteurs sont magnifiques, à commencer par Michel Côté, dont je ne suis généralement pas une grande fan. Dès les

premières images, avec sa boule à zéro qui lui donne un look inquiétant, avec sa rage contenue, il est hallucinant.

Je connaissais Michel Côté, c'est un grand acteur. J'exige des acteurs qu'ils se dépassent, qu'ils me donnent du 300 %. Je pousse tout le monde à la limite. Mais au tournage, aussi, je sais les mettre à l'aise. Et puis j'aime les transformer physiquement. Michel Côté, que vous trouvez hallucinant, ne voulait pourtant pas être chauve. Jean Lapointe ne voulait pas de queue de cheval. Nicolas Canuel, mon petit frère, a dû prendre 25 livres pour le film. Les actrices aussi sont magnifiques. Céline Bonnier, en agent de libération sceptique. Et en Maggy, Marie-France Marcotte que j'ai découverte au théâtre dans *Un tramway nommé Désir* où elle était hallucinante de fébrilité.

Le tournage n'a pas dû être facile, à commencer par la construction du tunnel.

Ça s'est fait à Montréal, dans le Tunnel Beaudry, près de Notre-Dame, où ont été tournées des scènes de **Jésus de Montréal**. On avait beau être en juin, il y avait de la glace



Jean Lapointe et Michel Côté

comme en hiver, on marchait dans l'eau et la boue. Un tournage difficile. Heureusement que Bernard Couture, le directeur photo, est un gars aussi consciencieux, aussi méticuleux que moi. Il s'est surpassé.

Vous vous attaquez maintenant au Survenant. Qu'est-ce qui vous attire dans cette adaptation d'un roman de Germaine Guèvremont paru en 1945 ?

Le lyrisme de cette évocation. La métaphore du Survenant. Le thème de l'étranger qui dérange, qui transforme les êtres. **S**